

**« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... » Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle.**

MARTIN NEJEDLÝ

Avant d'aborder le problème de la nation et des conflits nationaux dans les pays tchèques au Bas Moyen Age, je trouve nécessaire de souligner un point crucial: l'unité millénaire, territoriale et étatique de la Bohême et de la Moravie. A partir du 10<sup>e</sup> siècle, les deux pays forment le même Etat, leurs frontières n'ont pratiquement pas changé au cours des siècles. Le lien de l'Etat tchèque avec l'Empire n'a pas entravé, la plupart du temps, la souveraineté des ducs et des rois de Bohême. En 1344, l'indépendance d'une province ecclésiastique tchèque a été couronnée par la fondation de l'archevêché de Prague. Il faut ajouter aussi que le peuple parlant tchèque ne formait pas de minorités au delà des frontières de ces deux pays. Tous ces facteurs servirent d'éléments de cristallisation au processus de la formation de la nation tchèque médiévale.<sup>1</sup>

L'affermissement du pouvoir central de la dynastie des Přemyslides a empêché le développement des particularismes régionaux. Ou du moins il semble que les particularismes locaux n'ont pas joué dans le processus d'intégration de la nation médiévale tchèque un rôle aussi retardateur que celui qu'il a pu jouer en Allemagne, en Italie ou en France. La Bohême représentait un territoire assez petit et formait un ensemble plus homogène que la Pologne par exemple. Si certaines spécificités régionales existaient, elles ne furent jamais devenues un frein au processus d'intégration. Ce processus émanait toujours de la capitale, Prague, à la position géographique centrale. Il est vrai que la Moravie avait en la matière une position en quelque sorte spécifique.

Il faut tout de suite remarquer que la terminologie relative aux catégories de nation, de conscience nationale et de nationalisme n'est pas

---

<sup>1</sup> Cette étude est une version annotée et considérablement élargie de l'article de M. NEJEDLÝ, *La nation et les conflits nationaux en Bohême au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècles*, in : *L'Amitié franco-tchécoslovaque*, Bulletin de l'Association fondée en 1949, Université de Nancy, 5, Nancy 2004, p.1-11. Elle est publiée dans le cadre du projet de recherche P405/12/G148, « *Cultural Codes and Their Transformations in the Hussite Period.* »

**Martin Nejedlý**

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »  
Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

fixée au Moyen Âge.<sup>2</sup> Une partie des historiens refuse d'attribuer les termes actuels de « nation » ou de « nationalisme » à une époque aussi reculée, d'autres au contraire défendent leur nécessité et leur utilité. Sans ignorer l'importance de ces discussions, nous nous servons de ces termes un peu anachroniques pour expliquer la situation en Bohême au Moyen Âge.<sup>3</sup>

Comme pour chaque communauté partageant une langue, une culture et un style de vie, les Tchèques avaient le sentiment d'être « différents » des peuples voisins. A cause de la situation géographique de l'État tchèque, de ses dimensions et de sa structure intérieure, cette conscience des Tchèques se cristallisait surtout par rapport aux Allemands.<sup>4</sup>

Les sources les plus anciennes, datant des 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> siècles, montrent que la conscience, même dans les couches supérieures de la population, ne dépassait guère l'ethnocentrisme primitif.<sup>5</sup> Si on peut pour cette période parler de la nation tchèque, c'est alors seulement dans le sens de la nation politique, englobant le duc, les grands seigneurs, les combattants plus modestes et les ecclésiastiques. C'est ainsi que le chroniqueur Kosmas au début du 12<sup>e</sup> siècle comprenait le « peuple » tchèque et la « nation » tchèque. Outre la différence « naturelle » entre les Tchèques et les étrangers, cet auteur soulignait aussi les liens de fidélité envers le duc et la

---

<sup>2</sup> A propos des aspects méthodologiques et terminologiques de ce problème voir J.-M. MOEGLIN, *Nation et nationalisme du Moyen Âge à l'Époque moderne (France-Allemagne)*, in: *Revue historique*, CCCL/3, 1999, p. 537–553.

<sup>3</sup> Cf. Les travaux linguistiquement abordables: F. GRAUS, *Die Bildung eines Nationalbewusstseins im mittelalterlichen Böhmen (Die vorhussitische Zeit)*, in: *Historica* XIII, 1966, p. 5–49; F. GRAUS, *Die Nationenbildung der Westslaven im Mittelalter*, Sigmaringen 1980; F. ŠMAHEL, *The Idea of the "Nation" in Hussite Bohemia*, in: *Historica* XVI, 1969, p. 143–247; XVII, 1970, p. 93–197; F. ŠMAHEL, *The Medieval "Rebirth" of the Czech Nation*, in: *K počtě profesora Miroslava Hrocha, AUC-Philosophica et Historica* 3, Praha 1996 (*Studia Historica* XLIV), p. 33–39.

<sup>4</sup> Cf. P. ČORNEJ, *Cizí, cizozemec a Němec*, in: *Světla a stíny husitství (Událostí-osobnosti-texty-tradice)*, Praha 2011, p. 253–264. Sur la situation générale, voir F. ŠMAHEL, *La révolution hussite, une anomalie historique*, Paris 1985, p. 86–87.

<sup>5</sup> Une seule exception notable: la légende de Saint Wenceslas, écrite probablement vers 994 à l'instigation de l'évêque de Prague Adalbert (Vojtěch). Elle comporte un épisode sur le duc Strojmir, qui a oublié le tchèque parmi les Allemands et a été donc chassé par les siens du pays. Cf. *Legenda Christiani Vita et passio sancti Wenceslai et sancte ludmila ave eius*, J. LUDVÍKOVSKÝ (Éd.), Praha 1978, p. 22. La datation de cet épisode et même de toute la légende est parfois contestée.

dynastie des Přemyslides en général.<sup>6</sup> Il s'agissait pour lui de liens adoptés volontairement depuis des temps très reculés, quand les descendants d'un ancêtre commun, *Bohemus*, eurent élu le premier duc Přemyslides.

Jusqu'à la fin du 12<sup>e</sup> siècle, les Tchèques se rendaient compte de leur spécificité surtout par rapport aux étrangers avec lesquels ils entraient en contact de temps à autre.<sup>7</sup> Peu d'Allemands vivaient alors en Bohême, et seulement dans les centres commerciaux les plus importants, notamment près de la cour ducale. C'est au 13<sup>e</sup> siècle que la situation se mit à changer profondément sur le plan ethnique. Au cours de ce siècle, les colons allemands affluèrent dans les pays d'Europe Centrale à la densité de population relativement faible, aux vastes terres encore vierges et éventuellement aux gisements de métaux précieux récemment découverts. Ils s'établirent nombreux aussi bien dans les villes nouvellement fondées qu'à la campagne. D'autres facteurs suscitaient aussi cet afflux, notamment les avantages promis aux colons étrangers, leur tentative d'échapper à des conditions de vie difficiles, et pour certains hérétiques, comme les vaudois, la volonté de fuir l'Inquisition. Sous le règne des derniers rois Přemyslides cette vague de colonisation atteignit avec une grande force la Bohême et la Moravie, avec des conséquences très importantes pour la structure ethnique et linguistique du pays.<sup>8</sup>

Depuis le 13<sup>e</sup> siècle, les Tchèques n'étaient plus les seuls habitants de leur pays. Les Allemands y formaient désormais une minorité importante. Cette nouvelle minorité n'avait aucune assimilation à redouter, d'une part parce qu'elle bénéficiait de l'aide du grand territoire linguistiquement allemand, développé et géographiquement proche, d'autre part parce qu'elle-même fortifiait sa cohérence et sa force en Bohême grâce à sa position économique, surtout dans les villes.<sup>9</sup>

Or cet afflux des colons allemands était contemporain de l'émancipation et de l'essor de la noblesse tchèque. Celle-ci renforçait ses

<sup>6</sup> Cf. le plus récemment M. WIHODA, *Kosmova kronika a počátky českého historického myšlení*, in: Kosmas, *Kronika Čechů*, Praha 2011, p. 5–20. Voir aussi le chapitre « la nation de Kosmas » in D. TŘEŠTÍK, *Kosmas*, Praha 1966, p. 78–88.

<sup>7</sup> Tout en suivant dans ce choix terminologique František Šmahel, je n'emploie pas le mot *tchèque* dans le sens politico-géographique, c'est-à-dire d'*habitant de la Bohême* (*böhmisch* en allemand) mais dans le sens *ethnico-linguistique*, pour distinguer les Tchèques des Allemands. Cf. ŠMAHEL, *La révolution hussite*, p. 85 et suiv.

<sup>8</sup> Sur différents aspects des changements de la structure sociale au 13<sup>e</sup> siècle cf. J. KLÁPŠTĚ, *Proměna českých zemí ve středověku*, Praha 2005.

<sup>9</sup> Cf. Z. UHLÍŘ, *Národnostní proměny 13. století a český nacionalismus*, in: *Folia historica Bohemica* 12, 1988, p. 143–170.

### Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

positions en tant que couche sociale fermée qui développait une politique ambitieuse et indépendante du roi.

Le troisième élément du développement de la société tchèque au 13<sup>e</sup> siècle, important pour notre propos, était un changement de sa structure sociale par la fondation des villes. Ces villes connaissent au cours de la deuxième moitié de ce siècle un énorme essor économique, ce qui donne une base aux aspirations politiques du patriciat allemand. Les bourgeois, qui se contentaient de leur activité dans le domaine économique et administratif au 13<sup>e</sup> siècle, arrivent pleins d'ambitions sur la scène politique vers 1310.<sup>10</sup>

Une telle situation aboutit à des conflits nationaux, au centre desquels se trouve la noblesse tchèque. A l'époque des troubles qui ont suivi la mort du roi Přemysl Ottokar II, (1278), cette noblesse est devenue garante de l'unité de l'Etat tchèque et elle s'est habituée à participer activement à sa politique.<sup>11</sup> Désormais, elle ne veut plus renoncer à son influence et à ses prérogatives, même à l'époque où, sous Venceslas II, c'est-à-dire au tournant des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles, le pouvoir royal se renforce. Plusieurs auteurs au service de la noblesse forgent dans ces circonstances l'idéologie du « zemská obec », en français de la « communauté du pays », qui devient le support et la justification de ses ambitions. En effet, cette communauté englobe et la noblesse et le roi, qui n'est plus considéré que comme le « premier parmi des égaux ».<sup>12</sup>

Après la disparition de la vieille dynastie des Přemyslides en 1306, la noblesse tchèque engage un combat décisif contre la royauté pour son émancipation. Son but est d'accaparer le pouvoir dans le pays. Mais à ce moment apparaît un adversaire dangereux: la riche bourgeoisie des villes royales. L'idéologie de la « communauté du pays » n'est dès lors plus suffisante, puisqu'elle réglait plutôt les relations entre la noblesse et le roi. Etant donné que le patriciat des villes était allemand et la noblesse

---

<sup>10</sup> Cf. M. MUSÍLEK, *Zajetí českého panstva patriciátem v sedleckém klášteře a v Praze roku 1309. Příspěvek k vývoji pražského a kutnohorského patriciátu na přelomu 13. a 14. století*, in: Sedlec. Historie, architektura a umělecká tvorba sedleckého klášteře ve středoevropském kontextu kolem roku 1300 a 1700, R. LOMIČKOVÁ (Éd.) (= Opera Facultatis theologiae catholicae Universitatis Carolinae Pragensis – Historia et historia artium 10), Praha 2009, p. 139–163.

<sup>11</sup> Voir la monographie la plus récente J. ŽEMLIČKA, *Přemysl Otakar II., král na rozhraní věků*, Praha 2011, notamment p. 486–489.

<sup>12</sup> Cf. M. NEJEDLÝ, *Politické myšlení české šlechty ve 14. století*, diplomová práce, FF UK Praha 1986, p. 90–112.

tchèque, cette dernière commença à employer dans le combat les arguments nationaux ou nationalistes.

Le royaume de Bohême n'était certes pas le seul Etat du Moyen Age où coexistaient plusieurs ethnies. Néanmoins, il faut constater que dans les autres pays, le processus de formation de la nation se heurtait à des particularismes centrifuges de toute nature. En outre, les dynasties régnautes y unifiaient depuis leur territoire les pays hétéroclites, si bien que la formation de la nation était conditionnée par la création de la monarchie centralisée. En simplifiant beaucoup, on peut dire qu'ailleurs, c'est l'Etat qui a engendré la nation. En revanche, dans les Pays tchèques la majorité tchèque a gagné son unité dans des combats communs pour acquérir des positions politiques, économiques et autres dans l'Etat.<sup>13</sup>

En pratique, les porteurs de la conscience nationale étaient les couches supérieures, c'est-à-dire les représentants de la nation politique, de la noblesse en particulier.<sup>14</sup> Les nobles veillaient surtout à ce que les étrangers ne les supplantassent pas dans les charges, les offices et les fiefs. C'est pourquoi ils prêtaient une oreille attentive aux œuvres anti-allemandes, qui commencèrent à être très nombreuses dans la littérature tchèque à partir du début du 14<sup>e</sup> siècle. A la différence des expressions plus anciennes de la xénophobie, ces œuvres étaient maintenant dirigées, comme dans les légendes rimées en tchèque, contre « *le serpent, que nous réchauffons sur notre propre cœur* » et « *l'invité pervers qui tue son hôte généreux sur son propre pâturage* ».<sup>15</sup>

Il est donc clair qu'on ne peut pas envisager le problème de la nation et des conflits nationaux sans un lien étroit avec le développement social. En effet, depuis la fin du 13<sup>e</sup> siècle au moins et jusqu'au milieu du 14<sup>e</sup> siècle, la plupart des œuvres importantes pour notre propos furent écrites à l'intention la noblesse tchèque. Plus rares sont les sources provenant du milieu ecclésiastique ou bourgeois.<sup>16</sup>

<sup>13</sup> Cf. F. ŠMAHEL, *Česká anomálie? Úvaha na okraj diskusí o modernosti českého „národa“ a českého „nacionalismu“ ve 14. a 15. století*, in: *Československý časopis historický* 17, 1969, p. 57–68; ŠMAHEL, *La révolution hussite*, p. 85–104.

<sup>14</sup> Cf. V. VANÍČEK, *Šlechta a český stát za vlády Přemyslovců*, in: *Folia historica Bohemica* 12, 1988, p. 101.

<sup>15</sup> *Nejstarší české veršované legendy. Soubor rukopisných zlomků*. J. CEJNAR (Éd.), préface J. HRABÁK, Praha 1964, p. 157, v. 19–24.

<sup>16</sup> Pour les tendances patriotiques et anti-allemandes dans le milieu ecclésiastique, voir les diatribes d'un chanoine de Prague écrivant vers 1290. Cf. *Príběhy krále Přemysla Otakara II. Dva současné letopisy*, Praha 1947, p. 72.

## Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

Les débuts de la littérature en langue tchèque sont très étroitement liés à la noblesse tchèque et à son combat contre les bourgeois allemands et, éventuellement, contre les étrangers à la cour royale. Il semble qu'un changement très important se soit produit à la fin du 13<sup>e</sup> siècle. Avant, on trouve des œuvres écrites pour la noblesse, où l'on parle, il est vrai, du « pays tchèque », mais il n'est pas mis en relation avec la nation: c'est tout simplement un territoire, caractérisé par sa noblesse et ses valeurs. De cette littérature, souvent en allemand, émane partout la fierté de la noblesse d'appartenir au même ordre de la société, pas encore à la même nation.

A partir de la fin du 13<sup>e</sup> siècle, ce courant littéraire est supplanté par des œuvres en tchèque, qu'il s'agisse de chroniques, de poèmes héroïques, de légendes ou de fables et de contes, dont le ton devient radicalement nationaliste et ouvertement antiallemand.<sup>17</sup>

Prenons quelques exemples. Dans l'*Alexandreis*, vaste œuvre rimée en tchèque vers 1300, qui chante les exploits d'Alexandre le Grand, l'auteur a inclus de nombreuses invectives contre les Allemands dans cette matière bien connue de la littérature occidentale.<sup>18</sup> Pour cet écrivain, le combat entre les Tchèques et les Allemands est un combat à mort, car les Tchèques risquent d'être évincés de Bohême. Citons un des passages caractéristiques: « *Les Allemands, qui ne sont que les invités dans ce pays, veulent qu'on ne trouve plus aucun Tchèque sur le pont de Prague. Mais il pourrait arriver, si Dieu le veut, que ce soit eux qu'on ne voie plus* ». <sup>19</sup> Cet auteur formule d'une façon nouvelle le terme de « communauté du pays ». Il apparaît clairement que désormais seulement ceux qui parlent tchèque y sont inclus.<sup>20</sup>

---

<sup>17</sup> Cf. sur le lien étroit entre les termes *langue* et *nation* en tchèque médiéval J. PEČÍRKOVÁ, *Staročeská synonyma jazyk a národ*, in: *Listy filologické* 92, 1969, p. 126–130.

<sup>18</sup> Il s'agit de l'adaptation de l'œuvre de Gautier de Châtillon (écrite entre 1178–1182), mais truffée de remarques sur la situation actuelle en Bohême. Cf. *Lexikon české literatury*, I, Praha 1985, p. 52–53.

<sup>19</sup> *Staročeská Alexandreida*, V. VÁŽNÝ (Éd.), préface A. PRAŽÁK et V. VÁŽNÝ, Praha 1949, p. 118, v. 230–244. Voir aussi V. JANOUCHE, *Dva příspěvky ke studiu staročeské Alexandreidy*, in: *Příspěvky k dějinám starší české literatury*, Praha 1958, p. 110; UHLÍŘ, p. 143–169, notamment p. 149.

<sup>20</sup> Sur le terme *communauté de pays* à cette époque Z. UHLÍŘ, *Pojem zemské obce v kronice Dalimilově jako základní prvek její ideologie*, in: *Folia Historica Bohemica* 9, 1985, p. 7–32.

On trouve le même ton dans la *Chronique rimée de Dalimil*, écrite vers 1315.<sup>21</sup> C'est l'œuvre la plus copiée du Moyen Age en Bohême. Elle retrace toute l'histoire tchèque depuis les débuts jusqu'à l'avènement au trône de Jean de Luxembourg (Jean l'Aveugle). L'auteur ne voulait célébrer aucune dynastie, ni tchèque ni encore moins étrangère. Son idée centrale était que la noblesse tchèque forme la force principale du pays, que les rois tchèques règnent grâce à elle et par elle, qu'ils ne doivent rien décider sans son consentement, qu'ils doivent l'aimer et être généreux envers elle. Leur devoir est surtout d'aider le combat de la noblesse tchèque contre les Allemands. Le roi doit au moins chasser ces intrus, ou plutôt carrément les exterminer.<sup>22</sup> L'auteur encense le duc Spytihněv, qui a

« extirpé de notre pays tous les Allemands  
ainsi que d'autres étrangers  
comme les orties du jardin  
et comme les aigremaines de la crinière des chevaux. »<sup>23</sup>

La logique de cette chronique est simple: les Allemands sont responsables de tout ce qui est arrivé de nocif ou de désagréable aux Tchèques dans l'histoire. Il n'y a pas de faute ou de décision erronée d'un prince tchèque qui ne soit faite « *selon un conseil allemand* ». <sup>24</sup> Les Allemands sont les ennemis naturels des Tchèques, qu'ils veulent asservir ou germaniser. L'auteur est allé si loin qu'il a tout simplement inventé beaucoup de conflits entre les Tchèques et les Allemands dans l'histoire, pour mieux exprimer sa haine.

La raison de cette haine est à la fois économique et politique. Le nationalisme de la *Chronique rimée* découle d'une prise de conscience: avec la colonisation, de nombreux Allemands vivent en Bohême, surtout de riches bourgeois, et leur argent menace la position de la noblesse tchèque. Son auteur exprime un dédain profond pour les habitants des villes et des campagnes, en les appelant « *chlapy* », ce qui veut dire *manant* ou *vilain*. Mais sa haine contre les Allemands ne s'estompe jamais,

<sup>21</sup> Ou plus précisément *Chronique du soi-disant Dalimil* ou du *pseudo-Dalimil*, l'identification de l'auteur avec un certain Dalimil étant une erreur manifeste.

<sup>22</sup> Cf. sur le problème des rapports entre les Tchèques et les Allemands dans la *Chronique de Dalimil* J. MEZNÍK, *Němci a Češi v Kronice tak řečeného Dalimila*, in: *Časopis Matice moravské* 112, 1993, p. 3–10.

<sup>23</sup> *Staročeská Kronika tak řečeného Dalimila*. J. DAŇHELKA, K. HÁDEK, B. HAVRÁNEK, N. KVÍTKOVÁ, Praha 1988, I, p. 553, v. 11–14. L'aigremoine est une sorte de chardon, dont les baies piquantes s'accrochent aux vêtements des hommes et aux fourrures des animaux. Cette plante envahissante pousse un peu partout en Bohême.

<sup>24</sup> *Staročeská Kronika* I, p. 286–287, v. 1–64; II, p. 134, v. 10; p. 454, v. 9–10.

**Martin Nejedlý**

« *Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux...* »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

puisque tous les Allemands sont de toute façon des manants ou des vilains, sans égard à leur origine sociale.<sup>25</sup>

Ce qui est décisif pour notre sujet, c'est qu'on décèle chez l'auteur de la *Chronique rimée* les débuts de la conception culturelle et linguistique de la nation. Il a créé la notion de nation tchèque comme communauté de gens qui ont une langue propre, sans se soucier des idées religieuses des siècles précédents, comme celle par exemple qui voulait que tous les Tchèques aient été les sujets de saint Wenceslas.<sup>26</sup> L'intérêt de cette nation place clairement au-dessus de tout. Bien que cela coïncide pour lui la plupart du temps avec l'intérêt de la noblesse, il en dépasse quelquefois le cadre étroit. Il fustige les nobles quand ils nuisent à la nation par leur rapines et leur querelles privées, et déteste les rois étrangers de son époque, notamment Rodolphe de Habsbourg et Jean de Luxembourg, alors que les intérêts matériels de la noblesse sont pleinement satisfaits justement par ces rois. L'auteur de la *Chronique rimée* atteint le comble quand il met dans la bouche d'un duc de Bohême, Břetislav, les paroles, selon lesquelles il préfère une paysanne tchèque à une impératrice allemande:

*« Je préfère épouser une paysanne tchèque,  
plutôt que prendre pour épouse une impératrice allemande.  
Puisque le cœur de chacun bat pour sa langue,  
Une Allemande serait hostile à mon peuple.  
Une Allemande aurait des courtisans allemands  
et apprendrait l'allemand à mes enfants.  
Cela diviserait la langue  
et causerait le désastre du pays. »*<sup>27</sup>

Un autre duc, Soběslav, aurait déclaré avant sa mort à ses fils:

*« Je vous recommande mon pays et ma langue  
pour que vous les aimiez,  
et pour que vous ne laissiez pas entrer les Allemands.  
Si la langue allemande se propage dans notre pays  
cela sera le désastre,  
puisque les Allemands trahiront et le pays et les ducs,*

<sup>25</sup> Je suis sur ce point en désaccord avec les analyses de R. ŠŤASTNÝ, *Tajemství jména Dalimil*, Praha 1991, p. 177.

<sup>26</sup> Voir les paroles du choral *Saint Venceslas*, consignées dans la *Chronique* de Beneš Krabice de Weitmile. *Fontes Rerum Bohemicarum* (ci-après FRB), IV, J. EMLER (Éd.), Praha 1884, p. 537. Cf. D. OREL, *Hudební prvky svatováclavské*, Praha 1937, p. 3–28, 63–67.

<sup>27</sup> *Staročeská Kronika*, I, p. 493, v. 21–28.

*et emporteront notre couronne en Allemagne.  
 Les Allemands sont d'abord sages,  
 mais quand ils deviennent plus nombreux,  
 ils ne se soucient plus des maîtres du pays  
 et veulent eux-mêmes devenir maîtres.  
 Si j'apprends un jour,  
 que vous êtes favorables aux Allemands,  
 je vous fais enfermer dans un sac de cuir  
 et noyer dans la rivière de Vltava,  
 puisque je me consolerais plus facilement de votre mort  
 que du déshonneur de ma langue.»<sup>28</sup>*

Ce ton « nationaliste » est tout à fait caractéristique de tout un courant de la littérature tchèque du 14<sup>e</sup> siècle. La noblesse est friande des œuvres littéraires qui reprennent les thèmes et les matières, développés par la littérature chevaleresque en Occident, mais où est ajoutée une forte composante nationale. Ainsi, dans une complainte rimée sur la mort du célèbre joueur Plichta de Žirotín à la bataille de Mühldorf en 1322, l'auteur déclare que depuis cent ans le monde n'a pas vu un si preux chevalier, mais conclut par un reproche:

*« Mais les vers tchèques ne peuvent pas le célébrer,  
 puisqu'il ne se battait pas pour l'honneur de son pays.  
 Ecoutez, seigneurs puissants,  
 que Dieu a élu pour gouverner le pays tchèque,  
 Si vous voulez avoir la gloire éternelle,  
 n'hésitez pas à combattre pour l'honneur de votre pays ».*<sup>29</sup>

Dans ce type d'œuvres écrites pour la noblesse, tout homme qui se soustrait à ses obligations envers la nation au sens linguistique, même le roi, doit subir un châtement exemplaire. Le plus souvent, on le chasse honteusement du pays natal, à l'instar de cette chauve souris répugnante d'une fable en vieux tchèque. Au plus fort du combat contre les envahisseurs, l'animal nocturne a perfidement trahi les siens:

*« ella a aidé de ses conseils les étrangers,  
 Et outragé honorables hommes de son propres pays ».*<sup>30</sup>

Pour clore ces citations, je traduirai un bref passage d'un roman chevaleresque de la deuxième moitié du 14<sup>e</sup> siècle. Le héros principal, le

<sup>28</sup> *Staročeská Kronika*, II, p. 182–183, v. 21–38.

<sup>29</sup> *Ibidem*, Suppléments, p. 576, v. 15–v. 20.

<sup>30</sup> *Sborník hraběte Baworowského*, J. LORIŠ (Éd.), Praha 1903, p. 115, v. 2189–2190.

**Martin Nejedlý**

« *Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux...* »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

chevalier tchèque Štilfríd, participe à une série impressionnante de tournois – tout comme Méliador de Jean Froissart, par ailleurs exactement contemporain – et sort toujours vainqueur. Au moment crucial de l'histoire, il défie devant le roi d'Angleterre un célèbre combattant étranger, tout en déclarant: « *Apportez moi mon étendard. J'appelle à l'aide Dieu et saint Wenceslas, car maintenant je me bats pour le salut et pour l'honneur de ma langue tchèque* ». <sup>31</sup> Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'il remporte une victoire éclatante.

Cette position intransigeante de la noblesse, liant dans les mêmes déclarations ou les mêmes strophes arguments nationaux et volonté de tenir leur rang contre les « manants » ne change guère au cours du 14<sup>e</sup> siècle. Ainsi, le *Nouveau Conseil* rimé en tchèque vers 1392 par un membre d'une famille noble importante, Smil Flaška de Pardubice, s'adresse directement au roi de Bohême Wenceslas IV:

« *n'accepte jamais d'étrangers dans ton conseil  
et ne te fie pas à l'aide des manants,  
n'écoute aucunement leurs conseils perfides,  
car tu risquerais de déroger honteusement à ton rang.* » <sup>32</sup>

Il est vrai que la conception linguistique de la nation, omniprésente dans la littérature écrite pour la noblesse tchèque, n'était pas la seule en Bohême au 14<sup>e</sup> siècle. Par exemple le chroniqueur cistercien Pierre de Zittau, qui était Allemand et ne savait pas bien le tchèque, écrivait toujours dans son œuvre en latin: « *nous les Tchèques* » – parce qu'il était né en Bohême. <sup>33</sup> Les Allemands de l'Empire étaient pour lui les étrangers. On rencontre le même phénomène dans la traduction de la *Chronique rimée de Dalimil* en allemand, qui date des années 1340. Le traducteur a fortement émoussé et souvent même complètement renversé la tendance antibourgeoise de l'œuvre originale. Ce qui est intéressant pour notre propos, c'est qu'il s'efforce d'éviter le terme d'Allemand. Il fait une nette distinction entre les Allemands de Bohême, appelés « bourgeois », et les Allemands de l'Empire, nommés « étrangers ». Quelques invectives originelles

<sup>31</sup> *Próza českého středověku*, J. KOLÁR (Éd.), Praha 1983, p. 157.

<sup>32</sup> SMIL FLAŠKA Z PARDUBIC, *Nová rada*, J. DAŇHELKA (Éd.), Praha 1950, p. 31, v. 487–490. Cf. aussi M. NEJEDLÝ, *L'idéal du roi en Bohême à la fin du quatorzième siècle. Remarques sur le Nouveau conseil de Smil Flaška de Pardubice*, in : *Penser le pouvoir au moyen âge: Etudes offertes à Françoise Autrand*, D. BOUTET, J. VERGER (Éds.), Paris 2000, p. 247–260.

<sup>33</sup> *FRB*, IV, chap. LXXI, p. 90.

de l'auteur tchèque contre les Allemands sont gardées, mais il s'agit toujours des Allemands du reste de l'Empire.<sup>34</sup>

Alors que les positions idéologiques de cette traduction n'ont pas trouvé de suite, la littérature nationaliste en tchèque continue sans interruption jusqu'à l'époque hussite. On ne peut suivre ici ses avatars; mentionnons seulement qu'elle se met à la fin du siècle au service de la révolte de la noblesse contre le roi, et au début du 15<sup>e</sup> siècle, au service du programme réformateur.

On ne peut laisser de côté les sources provenant du milieu ecclésiastique. Il s'agit surtout des textes hagiographiques et de l'homilétique. Dans les légendes écrites en tchèque au cours du 14<sup>e</sup> siècle, saint Wenceslas est présenté comme un patron de la nation tchèque au sens linguistique du terme plutôt que comme un patron de tous les habitants du pays. Un autre saint, Procope (Prokop), devient très populaire. Les légendes tchèques ressassent un des miracles de ce moine qui n'aurait pas supporté qu'un Allemand entrât dans le couvent qu'il avait autrefois fondé, et aurait chassé, longtemps après sa propre mort, l'intrus à coup de crosse.<sup>35</sup>

De plus en plus nombreux sont, au 14<sup>e</sup> siècle, les ecclésiastiques tchèques à vomir les Allemands. Prenons pour exemple le dernier évêque de Prague, avant que l'évêché soit érigé en archevêché en 1344, Jean IV de Dražice. Un auteur contemporain le nomme « *le partisan intransigeant de la nation tchèque* », parce qu'il déteste les Allemands au point de les désigner dans une charte par le terme charmant de « *natio perversa* ».<sup>36</sup>

Qu'en est-il dans ces circonstances du roi de Bohême? De manière caractéristique, *La Chronique rimée de Dalimil* ne considère pas comme représentants ou défenseurs de la nation tchèque les rois de Bohême, puisque, d'après elle, ils subissent souvent l'influence politique et cultu-

<sup>34</sup> FRB, III, J. JIREČEK, J. EMLER (Éds.), Praha 1883, chap. XI–XIII, p. 3–228 (*Die tutsch kronik*), FRB, III, chap. XV et XXVI, p. 257–297 (*Die pehemische Cronica dewcz*). Voir aussi V. BROM, *Der deutsche Dalimil. Untersuchungen zur gereimten deutschen Übersetzung der alttschechischen Dalimil-Chronik*, Brno 2006; V. BROM (Éd.), *Di tutsch kronik von Behem lant. Die gereimte deutsche Übersetzung der alttschechischen Dalimil-Chronik. Rýmovaný německý překlad staročeské Dalimilovy kroniky*, Brno 2009.

<sup>35</sup> Cf. *Dvě legendy doby Karlovy*, J. HRABÁK (Éd.), Praha 1959, p. 272–273. On rencontre ce motif, moins prononcé, déjà dans les versions plus anciennes: V. CHALOUPECKÝ, B. RYBA, *Středověké legendy prokopské*, Praha 1953, p. 118–119, 148–149.

<sup>36</sup> Cf. Z. HLEDÍKOVÁ, *Biskup Jan IV. z Dražic*, Praha 1991, p. 142, où on trouve différentes interprétations possibles de cette formule souvent citée.

### Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

relle des Allemands. Même la politique du futur « père de la patrie » Charles IV ne correspond pas à l'idée que notre auteur se fait d'un roi tchèque.<sup>37</sup> Qu'en est-il alors de la soi-disant tchéophilie de Charles IV, bien établie dans l'historiographie tchèque qui a souvent présenté ce roi comme un patriote convaincu, dont la politique était subordonnée aux intérêts de la nation? En réalité Charles, en tant qu'empereur et souverain d'un état plurinationnel, était guidé surtout par une politique dynastique, dans laquelle les aspects nationaux ne jouaient qu'un rôle secondaire.<sup>38</sup> Son patriotisme régional ou dynastique, car c'est ainsi qu'on pourrait appeler l'ensemble de ses positions, a toujours respecté les droits de la minorité allemande. Cela n'excluait pas en même temps une politique favorable aux vieilles traditions de la Bohême, à sa culture et aux courants spirituels linguistiquement tchèques. Il avait intérêt à ce que les Pays tchèques, socle de la puissance dynastique, soient très sûrs, et autant que possible prospères économiquement et culturellement. A cette fin, il se servait de l'idéologie du patriotisme étatique et territorial tchèque, mais non point, et c'est là le problème, du nationalisme ethnique tchèque de son temps. C'est pourquoi non seulement il n'a jamais favorisé les membres de la nation tchèque à l'intérieur des Pays tchèques, mais au contraire il a toujours essayé d'amortir le plus possible les antagonismes croissants entre la minorité allemande et la majorité tchèque.

Dans le cas de Charles IV, on peut parler de « bohémocentrisme politique ».<sup>39</sup> Il semble aussi avoir voulu que le tchèque devînt une des langues de l'Empire et atteignît le statut de langue diplomatique, pour servir éventuellement de langue véhiculaire aux Slaves. C'est dans ce but que Charles IV avait encouragé l'élaboration de dictionnaires et de traductions de la Bible.<sup>40</sup> Grâce à la traduction complète de la Bible, les Tchèques

---

<sup>37</sup> Charles IV fut appelé « *pater patriae* » pour la première fois par Adalbert Ranconis de Ericinio, recteur de la Sorbonne, dans le sermon funèbre à Prague en 1378. Cf. *Sermo factus per dominum Adalbertum Ranconis de Ericinio post mortem imperatoris Caroli IV.*, F. TADRA (Éd.), in: *FRB*, III, Prague 1882, p. 433–441.

<sup>38</sup> Cf. la monographie la plus récente résumant les connaissances des médiévistes tchèques, L. BOBKOVÁ, *Velké dějiny země Koruny české*, T. IV. a, 1310–1402, Praha, Litomyšl 2003, p. 213–466.

<sup>39</sup> Cf. J. SPĚVÁČEK, *Karel IV, Život a dílo (1316–1378)*, Praha 1979, p. 261–328.

<sup>40</sup> Bartoloměj de Chlumec (Claretus de Solentia) écrivit sous l'impulsion du roi Charles les dictionnaires latino-tchèques, consignants ainsi une somme de vocabulaire impressionnante. Cf. *Klaret a jeho družina*, V. FLAJSŠANS (Éd.), II tomes, Praha 1926–1928. Sur la première traduction de la Bible en tchèque V. KYAS, *Česká Bible v dějinách národního písemnictví*, Praha 1997, p. 37–49.

faisaient partie, au 14<sup>e</sup> siècle, des nations les plus avancées sur ce plan. C'est aussi une preuve du degré de développement de la langue tchèque à cette époque.

Malgré son essor dans tous les genres littéraires, le tchèque ne se mit à pénétrer que tardivement et lentement dans les écrits officiels, surtout en comparaison avec l'allemand. Charles IV n'a édicté aucune charte en tchèque. Ce n'est pas par hasard si les chartes les plus anciennes en langue nationale, à partir de 1370, sont liées à la noblesse tchèque. Les institutions ecclésiastiques et la chancellerie royale commencèrent à édicter les chartes en tchèque seulement 15 ans plus tard.<sup>41</sup> La première charte de la Vieille Ville de Prague date de 1399 et annonce le début de l'utilisation du tchèque aussi dans ce domaine.<sup>42</sup>

Il faut maintenant tourner notre attention vers les villes, puisque c'est là que se déplace vers 1400 le centre des conflits entre nations. Alors que la noblesse et dans une certaine mesure le clergé s'approprient et politisent la conscience d'appartenir à la nation tchèque depuis la fin du 13<sup>e</sup> siècle, ce n'est que cent ans plus tard que les bourgeois tchèques veulent être aussi comptés parmi les représentants de la « nation ».

Revenons, pour mieux comprendre la situation, à la colonisation allemande du 13<sup>e</sup> siècle. Dans les campagnes, cette colonisation se concentrait surtout sur les terres près de la frontière, parce que les autres régions jusque-là non peuplées se situaient dans la sphère de la colonisation tchèque. Même si les Allemands dominaient ethniquement la plupart des villes à l'intérieur du pays, ils étaient entourés par des populations villageoises tchèques. A partir du milieu du 14<sup>e</sup> siècle l'afflux des colons allemands cessa, à cause du recul de la population dans les régions frappées par la peste noire. Ce sont les populations des campagnes environnantes qui arrivèrent alors dans ces villes. Cette migration intérieure des paysans tchèques vers les villes fut accélérée par les épidémies, qui frappèrent avec un retard de dix ans environ les villes de Bohême. Les bourgeois alle-

<sup>41</sup> Cf. sur les chartes en tchèque du 14<sup>e</sup> siècle: I. HLAVÁČEK, *Studie k diplomatice Václava IV., II., Český jazyk v kanceláři Václava IV.*, in: *Listy filologické* 84, 1961, p. 238–252; V. UHLÍŘOVÁ, *K problematice česky psaných listin předhusitské doby*, in: *Sborník archivních prací* 14, No. 1, 1964, p. 175–227.

<sup>42</sup> Mais déjà en 1384, Venceslas IV édicte une charte en langue tchèque pour les échevins de la Vieille Ville de Prague, AMP (Archives de la ville de Prague), PPL I–1a, le 26 mai 1384. Je remercie K. Jíšová, archiviste des Archives municipales de Prague, d'avoir attiré mon attention sur cette charte inédite.

### Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

mands durent accepter cette immigration des Tchèques, sans laquelle beaucoup de villes et de bourgs auraient périclité.

Les recherches sur la structure ethnique des 64 villes tchèques avant et après 1420 ont incontestablement prouvé que la révolution hussite n'a pas « tchéquisé » d'un seul coup toutes les villes qui étaient auparavant allemandes. Neuf des villes examinées étaient depuis le début et sont restées linguistiquement tchèques, 21 avaient à l'origine une majorité allemande, mais qui fut supplantée avant 1420 par la majorité tchèque. 16 villes à l'origine allemandes ont été « tchéquisées » au cours de la révolution ou à sa suite. Enfin, 12 villes allemandes ont gardé leur caractère allemand malgré la révolution.<sup>43</sup> Les recherches récentes ont ainsi modifié les conceptions plus anciennes qui exagéraient, en insérant les changements ethniques survenus au cours de la révolution hussite dans les tendances à long terme de l'évolution globale de la communauté nationale tchèque.

En Moravie la pénétration de la population tchèque dans les grandes villes fut plus lente qu'en Bohême. A Brno (Brünn), siège du margrave de Moravie et du tribunal morave, les Tchèques formaient avant les épidémies de la peste un quart de la population et ensuite un tiers. La deuxième ville de Moravie, siège d'un évêché important, Olomouc (Olmütz), à l'origine ville slave, comptait deux tiers d'Allemands depuis la colonisation. Leur part s'est encore accrue au cours de la révolution hussite à cause de l'afflux de réfugiés allemands des villes prises par les partisans de Hus. Les bourgeois allemands ont aussi massivement trouvé refuge dans l'importante ville minière de Jihlava (Iglau), où vivait seulement un dixième de Tchèques – ils n'étaient même pas représentés au conseil de la ville.<sup>44</sup> La structure ethnique des villes royales en Moravie a prédestiné dans une large mesure leurs positions antihussites. La grande majorité des bourgeois allemands ont refusé la Réforme naissante.

Comme dans tous les domaines de la vie de la société tchèque, la ville (ou plus précisément les villes) de Prague jouaient un rôle prépondérant. Les historiens ont déployé beaucoup d'efforts pour colmater les brèches laissées par le manque de sources statistiques, si bien que nous avons au moins une idée approximative de la structure ethnique des villes

---

<sup>43</sup> Cf. F. G. HEYMANN, *Česká města před husitskou revolucí, v době jejího trvání a jejich etnický vývoj*, in: Jihočeský sborník historický, XI, numéro spécial, 1971, p. 45–53; F. HOFFMANN, *České město ve středověku*, Praha 1992, p. 232–235.

<sup>44</sup> Cf. F. HOFFMANN, *Jihlava v husitské revoluci*, Havlíčkův Brod 1961.

de Prague.<sup>45</sup> Vers 1360 tout le patriciat de la Vieille Ville était linguistiquement allemand, même si la plupart parlait aussi tchèque. Les Allemands avaient la majorité aussi parmi les artisans aisés, surtout dans les branches très spécialisées ou coûteuses qui ne pouvaient pas exister à la campagne. C'est en allemand qu'on a rédigé aussi les statuts les plus anciens des corps de métiers, le choix de la langue étant dicté par les connaissances linguistiques des artisans intéressés.<sup>46</sup> Les bourgeois tchèques se trouvaient en plus grand nombre seulement dans les professions qui n'exigeaient pas une grande qualification, celles liées à la production alimentaire et au petit commerce. La plupart des propriétaires des maisons de la Vieille Ville étaient Allemands, au moins à en juger d'après leurs noms.<sup>47</sup> On doit aussi compter avec un grand nombre d'Allemands parmi les compagnons des métiers, alors que les journaliers, les serviteurs et les servantes étaient Tchèques, venus des alentours de Prague.

Si la liste des propriétaires des maisons vers 1360 contient 28 % de noms tchèques, en 1410 on en compte 42 %.<sup>48</sup> Cette évolution a marqué aussi les couches supérieures de la population urbaine. A la fin du 14<sup>e</sup> siècle, les Tchèques pénètrent parmi le patriciat, même s'ils sont là une minorité. Dorénavant, on trouve des noms tchèques aussi parmi les propriétaires des maisons les plus chères.<sup>49</sup> La part des Allemands a rapidement diminué aussi parmi les petits artisans, les compagnons des métiers et parmi les pauvres.

La Nouvelle Ville de Prague était en majorité tchèque depuis sa fondation par Charles IV en 1348. Néanmoins, même ici les habitants allemands étaient nombreux. Encore vers 1400, on relève parmi les propriétaires des maisons au moins 12 % de noms purement allemands.<sup>50</sup> Dans

<sup>45</sup> Cf. J. MEZNÍK, *Praha před husitskou revolucí*, Praha 1990, p. 105.

<sup>46</sup> Nous sont parvenus notamment les statuts en allemands des couturiers (krejčí) de 1318 et de 1341, cf. E. F. RÖSSLER (Hrsg.), *Deutsche Rechtsdenkmäler aus Böhmen und Mähren I. Das Altprager Stadtrecht aus dem XIV. Jahrhunderte*, Praha 1845, I, p. 31, n.45, p. 23–25; les statuts des armuriers de 1328 (ibid., p.19, n.30), aubergistes (krčmář) de 1330 (ibid., p. 20 n.31) et des drapiers de 1340 (ibid., p. 58 n.96). Cf. aussi MEZNÍK, *Praha před husitskou revolucí*, p. 106.

<sup>47</sup> Cf. MEZNÍK, *Praha před husitskou revolucí*, p. 107.

<sup>48</sup> Cf. J. MEZNÍK, *Národnostní složení předhusitské Prahy*, in: *Tvář stárnoúciho středověku. Výbor z článků a studií*, T. BOROVSÝ, M. WIHODA (Éds.), Brno 2008, p. 249–251.

<sup>49</sup> Voir une carte détaillée montrant les quartiers à majorité allemande en 1410 in: MEZNÍK, *Národnostní složení*, p. 260.

<sup>50</sup> Sur la corrélation entre les noms et la nationalité MEZNÍK, *Národnostní složení*, p. 244–276, notamment p. 247–256.

### Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

cette ville, les Tchèques avaient une majorité écrasante dans toutes les couches sociales et presque dans toutes les branches de la production, sauf dans quelques métiers spécialisés, rares à la campagne ou dans d'autres villes. Nommons les serruriers, les couteliers, les drapiers et tous les métiers fabriquant les objets de luxe, parmi lesquels les Allemands constituaient la majorité.<sup>51</sup> Ainsi, plusieurs métiers étaient traditionnellement réservés non seulement à certains clans familiaux, mais aussi à une seule ethnie. Les Tchèques avaient très peu de possibilité d'acquérir une qualification nécessaire dans ces branches, et ils n'ont réussi à rompre la barrière de ce monopole qu'après 1420.

La cohésion de la minorité allemande de la Nouvelle Ville était renforcée aussi par sa concentration dans deux quartiers d'habitation relativement compacts, où des branches de la production spécialisée étaient prépondérantes. Plusieurs historiens ont relevé ce facteur. Alors que les prédicateurs réformateurs rencontrent à partir de 1415 un accueil très favorable dans les quartiers tchèques, les îlots allemands gardent leurs paroisses catholiques jusqu'à l'éclatement de la révolution en 1419.

Dans la Vieille Ville de Prague, la plus riche du royaume, on observe le même phénomène. Ce n'était certes pas par hasard si les foyers les plus importants de la Réforme, Jérusalem fondé par Jan Milíč de Kroměříž et la Chapelle de Bethléem où prêchait Jean Hus, se trouvaient justement dans cette partie de la ville, où les noms tchèques étaient majoritaires parmi les propriétaires des maisons.<sup>52</sup> De toute évidence, on a choisi l'emplacement de ces deux institutions justement à cause de l'implantation tchèque dans ces quartiers. Ceci ne pouvait pas éviter les conflits nationaux. Prenons un exemple. La Chapelle de Bethléem se trouvait à côté de l'église St Jacques, église paroissiale du quartier où on trouve une majorité écrasante de noms allemands. Les affrontements de plus en plus fréquents se produisaient devant les portes des deux sanctuaires, heurts de la population dont la foi et la langue différaient. Aujourd'hui, les médiévistes comprennent mieux l'attaque des Allemands de la Vieille Ville contre la Chapelle de Bethléem en 1412, qui a laissé beaucoup de traces dans la propagande hussite, justement grâce à ce zonage ethnique de Prague.<sup>53</sup>

<sup>51</sup> Ibidem, p. 255.

<sup>52</sup> MEZNÍK, *Praha před husitskou revolucí*, p. 155.

<sup>53</sup> Cf. F. M. BARTOŠ, *Z dějin kaple Betlémské*, Praha 1952; O. ODLOŽILÍK, *The Chapel of Bethlehem*, in: Wiener Archiv für Geschichte des Slaventums und Osteuropa 2, 1956, p. 125–142. Du point de vue sociotopographique cf. MEZNÍK, *Národnostní složení předhusitské Prahy*, in: Sborník historický 17, 1970, p. 16–17.

Nos connaissances sur la structure ethnique des villes de Prague sont dans une large mesure applicables aussi à d'autres villes tchèques et moraves. Les habitants allemands n'appartenaient pas seulement aux couches les plus aisées, ils formaient souvent jusqu'au début du 15<sup>e</sup> siècle la couche dirigeante ou, au moins, la plus influente. Mais il faut affirmer que les tensions entre les Allemands en majorité plus riches et les Tchèques en majorité plus pauvres – encore qu'il ne faille pas généraliser – n'ont que rarement éclaté en conflits ouverts avant la révolution de 1419. Au moment où cela s'est produit, *grosso modo* dans la deuxième décennie du 15<sup>e</sup> siècle, les dissensions nationales et sociales s'en sont mêlées. Puisque l'immense majorité des riches bourgeois allemands s'étaient opposés au calice, ils perdirent leurs positions et leurs biens partout où triompha le parti de la réforme, ce qui accéléra la « tchéquisation » de ces villes.

Il est vrai que beaucoup de corps de métier dans les villes rassemblaient les artisans des deux nationalités. Ce sont les privilèges et les statuts des métiers en latin qui servent de signe révélateur à l'historien, puisque le latin neutre était acceptable pour les deux ethnies. Dans les grandes villes, il existait souvent en parallèle une corporation tchèque et une allemande pour le même métier. C'est le cas des brasseurs de la Vieille Ville ou des boulangers de Hradec Králové (Königsgratz). Mais une telle séparation ethnique n'était pas possible dans les petites villes ou dans le cas des métiers très spécialisés. C'est pourquoi jusqu'à la fin du 14<sup>e</sup> siècle les corporations des métiers restaient les bastions des Allemands. Dans ces circonstances, on peut comprendre pourquoi la propagande nationaliste tchèque se tourna très souvent contre les corporations et contre les artisans plus généralement. Nommons à titre d'exemple le pamphlet *De Theotunicis bonum dictamen*, vitupérant avec une rare violence d'un seul souffle contre les corps de métier et contre les Allemands, traités de « *Gens servilis* ». <sup>54</sup> A la différence de la *Chronique rimée de Dalimil*, l'auteur de ce pamphlet latin distingue scrupuleusement les Allemands de Bohême et ceux vivant hors des frontières du pays. Il déclare son estime envers l'Empire, qui aurait été accaparé et piétiné par la perfidie des Allemands, incapables de créer leur propre Etat. <sup>55</sup>

<sup>54</sup> Cf. NEJEDLÝ, *Politické myšlení*, p. 116.

<sup>55</sup> Cf. *Ein deutschfeindliches Pamflet aus Böhmen aus dem 14 Jahrhundert*, in: W. WOSTRY (Éd.), *Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen*,

### Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

Les églises, chapelles et autres institutions ecclésiastiques formaient un autre terrain très sensible pour la coexistence des deux nations. Même si l'administration ecclésiastique entendait que les curés soient bilingues dans les paroisses où la population était mélangée, en pratique ce n'était pas toujours le cas. Dans les sources on trouve de plus en plus de mentions de « *curés tchèques* » ou de « *prédicateurs allemands* ». Dans les villes plus importantes, certaines chapelles et parfois même des églises étaient réservées à la minorité ethnique. Ainsi les églises tchèques sont mentionnées au 14<sup>e</sup> siècle dans les villes à majorité allemande de Nymburk, de Česká Lípa et de Ústí (Aussig).<sup>56</sup> Quelquefois les prescriptions spéciales tentaient d'empêcher les conflits. Ainsi dans la ville de Krumlov (Krummau), on devait réciter les textes d'abord en tchèque, puis en allemand, au cours de l'ostension solennelle des reliques.<sup>57</sup>

Le droit, apporté dans les nouvelles villes par les colons allemands au 13<sup>e</sup> siècle, ne prenait pas en compte les différences ethniques et linguistiques. Ceci rendait formellement les Tchèques égaux aux Allemands à l'intérieur des remparts, mais avantageait en réalité le groupe installé à la tête de la communauté. L'égalité réelle dans l'administration de la ville pouvait être atteinte uniquement grâce à une forte pression ou au concours du roi. Les ordonnances royales dans ce sens se multiplient à partir du milieu du 14<sup>e</sup> siècle. Par exemple en 1356, l'empereur Charles IV ordonne que, désormais, siègent dans le conseil de la ville royale de Beroun 6 échevins Tchèques et 6 échevins Allemands.<sup>58</sup> Mais cette intervention royale ne constituait aucune obligation pour d'autres villes royales, puisque dans certaines d'entre elles les Allemands étaient majoritaires parmi les échevins jusqu'en 1420.

---

53, Praha 1915, p. 226–232. Voir aussi J. ŠUSTA, *Karel IV., Za císařskou korunu, 1346–1355, České dějiny II–4*, Praha 1948, p. 255–256.

<sup>56</sup>Cf. *Libri confirmationum ad beneficia ecclesiastica Pragensem per archidiocesim*, VI, J. EMLER (Éd.), Praha 1883, p. 135 (*capella Bohemicalis* dans la ville de Nymburk); *Libri erectionum* IV, C. BOROVIČ (Éd.), Praha 1883, p. 378, n. 529 (notice relative à la ville de Česká Lípa); E. SCHWARZ, *Volkstumsgeschichte der Sudetenländer*, II, Mähren-Schlesien, München 1965, p. 203 (attestation d'une *capella Bohemorum* à Jihlava). *Ecclesia Bohemicalis* à Ústí (Aussig) n'est formellement attestée qu'en 1444: voir SCHWARZ, *Volkstumsgeschichte*, I, Böhmen, München 1966, p. 230. Cf aussi F. ŠMAHEL, *Idea národa v husitských Čechách*, Praha 2010, p. 27.

<sup>57</sup>F. TADRA, *Ukazování sv. Ostatků v Českém Krumlově*, in: *Časopis Musea Království Českého* 54, 1880, p. 432–437.

<sup>58</sup>F. HOFFMANN, *Středověké město v Čechách a na Moravě*, Praha 2009, p. 365.

Les rois laissaient probablement jouer les pressions internes et n'intervenaient qu'au moment où pointaient les conflits. Mais ils devenaient de plus en plus courants. Wenceslas IV dut ainsi intervenir plusieurs fois dans la capitale, tant à l'hôtel de ville qu'à l'Université. Jusqu'en 1362 les Tchèques apparaissaient dans le conseil de la Vieille Ville de Prague seulement en nombre négligeable. Cette année-là, le roi Charles IV instaura à titre temporaire la parité.<sup>59</sup> Mais en principe, les Allemands gardèrent la majorité jusqu'en 1408.<sup>60</sup> C'est seulement à partir de cette date que le roi Wenceslas IV commença à soutenir systématiquement les Tchèques à la tête de la ville, et ceci en relation avec sa politique ecclésiastique et avec le mouvement d'émancipation de la nation tchèque à l'Université.<sup>61</sup> La situation évolua très rapidement, si bien qu'on trouve la parité entre les Tchèques et les Allemands parmi les échevins pour la dernière fois en 1413. Ensuite, les Tchèques devinrent majoritaires. Wenceslas IV suivait pourtant à peu près la ligne politique de son père et n'était pas un partisan de la nation tchèque au sens ethnique du terme. Néanmoins, au début du 15<sup>e</sup> siècle, les tensions nationales au sein de l'Université et dans les villes de Prague demandaient nécessairement une intervention directe de sa part. A partir de 1408, Wenceslas soutint le groupe auprès duquel il pouvait trouver un soutien politique. Or ce groupe, dans les circonstances du schisme et de la crise de la papauté, se trouvait être celui des jeunes réformateurs tchèques puissants à l'Université, à la cour et dans les villes de Prague.<sup>62</sup>

Il reste encore une question ouverte: savoir dans quelle mesure la conscience nationale, y compris la haine spontanée, était répandue dans toutes les couches de la population des villes. Il faut, certes, prendre en considération le bilinguisme, les mariages mixtes, les liens économiques, etc. Même si on suppose une sorte d'indifférence nationale d'une partie de la population, les dissensions entre les Tchèques et les Allemands augmentèrent peu à peu à la fin du 14<sup>e</sup> siècle et furent aggravées par la réforme naissante. Au début du 15<sup>e</sup> siècle, la situation dans les grandes villes

---

<sup>59</sup> Cette décision de Charles IV suscite un débat depuis longtemps. S'agissait-il d'une volonté délibérée d'instaurer une parité au plan national pour assurer la paix interne? Cf. GRAUS, *Die Bildung eines Nationalbewusstseins*, p. 46–47.

<sup>60</sup> A propos de la majorité tchèque à l'hôtel de ville de la Vieille Ville de Prague MEZNÍK, *Praha před husitskou revolucí*, p. 121–130; ŠMAHEL, *Husitské Čechy*, Praha 2001, p. 31.

<sup>61</sup> MEZNÍK, *Praha před husitskou revolucí*, p. 118–123.

<sup>62</sup> F. ŠMAHEL, *Husitské Čechy*, p. 257.

**Martin Nejedlý**

« *Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux...* »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

de Bohême était devenue explosive sur le plan national. C'est dans cette ambiance que le pays s'achemina vers la Réforme, la révolution hussite et les guerres religieuses.

Cette révolution a profondément bouleversé la situation dans tout le pays sur tous les plans, y compris national. Illustrons notre propos par une comparaison, tout en retournant en arrière. En juin 1334, l'héritier du trône de Bohême, Charles IV, accueillait solennellement à Prague son épouse venue de France, Blanche (Marguerite) de Valois, sœur du roi de France Philippe VI. Pour se familiariser avec le pays et ses habitants, elle se mit à apprendre l'allemand et le tchèque. Mais elle concentrait ses efforts surtout sur la première langue, puisque, comme le dit le cistercien Pierre de Zittau, « *dans toutes les villes du royaume et devant le roi, on utilise plus communément l'allemand* ». <sup>63</sup> Cent ans plus tard, quand le fils de Charles IV, Sigismond, accéda enfin au trône après les longues années de la révolution hussite, la situation nationale était complètement renversée. L'historiographie ancienne attribuait ce changement au profit de la langue et du peuple tchèque à l'influence unique des guerres et des révoltes de l'époque hussite. En réalité, la révolution n'a fait que couronner un long processus.

Posons-nous néanmoins la question de savoir quelles étaient les idées des premiers réformateurs tchèques sur la nation et quelle place ils attribuaient aux questions nationales. Depuis la fin du 13<sup>e</sup> siècle, apparaît sous la plume de certains écrivains tchèques une sorte de conception nationale de l'histoire tchèque. Ils prétendaient que seuls les Tchèques, et non point les Allemands, ont reçu de Dieu leur patrie en Bohême après la dispersion des nations bibliques. Plusieurs penseurs reprennent et développent ces théories. Il s'agit par exemple du juriste et ami fidèle de Jean Hus, Jean de Jesenice, pour qui les Tchèques sont les seuls vrais maîtres de la Bohême. <sup>64</sup> Un autre compagnon de Hus, maître Jérôme de Prague, est allé encore plus loin en concluant à la supériorité culturelle tchèque sur les Allemands. <sup>65</sup> Pourtant, le mouvement hérétique ou réformateur tchèque a oscillé dès le début entre une conception universelle chrétienne de ré-

---

<sup>63</sup> *FRB*, IV, p. 320.

<sup>64</sup> Jean de Jesenice a eu recours au terme « *veri Bohemi* » pour éviter toute confusion avec le terme plus large et plus vague « *Bohemi* », qui pouvait comprendre aussi bien les Tchèques que les Allemands de Bohême. Cf. *Documenta Mag. Johannis Hus*, F. PALACKÝ (Ed.), Praha 1869, p. 356. Voir aussi ŠMAHEL, *Idea národa v husitských Čechách*, p. 48.

<sup>65</sup> Cf. *Magnum oecumenicum Constantiense concilium, tomus IV*, pars VIII, H. von der HARDT (éd.), Mayence 1698, al. 757; *Documenta Mag. Johannis Hus*, p. 362–363.

forme de l'Église et des antipathies fondées sur les différences nationales et linguistiques.

Dans ce contexte, on ne peut pas esquiver une question assez délicate pour l'historien tchèque. Il s'agit du retard de la culture tchèque par rapport à la culture des espaces allemands. L'essor immense de l'Etat tchèque sous Charles IV (1346–1378) a devancé à plusieurs égards le développement de la plus grande partie de la communauté linguistiquement tchèque. Après que ce roi de la dynastie des Luxembourg, élevé à la cour du roi de France, eût ouvert toutes les fenêtres culturelles, les élites se mirent à rattraper à pas de géant les retards dans plusieurs domaines, portant en même temps leur attention sur le bouillonnement d'idées qui agitait les grands foyers de la Méditerranée et de l'Occident.<sup>66</sup>

Les tendances avant-gardistes du cercle de la cour royale et impériale, son architecture monumentale, sa peinture au niveau exceptionnel, le rayonnement européen de l'Université de Prague, tout ceci encourageait l'idée que toute la société linguistiquement tchèque non seulement participait à ce développement culturel, mais directement l'avait créé.<sup>67</sup> Ce n'était vrai qu'en partie, car plusieurs couches de la population, même les habitants des villes, n'avaient pas réussi à absorber toutes les nouveautés et toutes les impulsions. Ceci est d'autant plus patent pour les paysans, qui, tout en affluant dans les villes, devaient pendant une ou deux générations s'adapter à un style de vie très différent et se heurter pour la première fois à la communauté allemande, dans l'ensemble plus riche, plus influente, plus instruite et dont la culture avait d'autres orientations. Ce qui était depuis longtemps normal pour les Allemands des villes, venus de régions étrangères plus développées, se heurtait dans le milieu tchèque à la méfiance et l'incompréhension.

Les Tchèques manquaient de traditions hérétiques propres. Il faut en effet signaler le décalage chronologique à l'égard du non-conformisme religieux de ces deux populations.<sup>68</sup> Ce décalage remonte à l'époque pré-hussite. Parmi les colons allemands se trouvaient de nombreux Vaudois,

<sup>66</sup> Cf. ŠMAHEL, *La révolution hussite*, p. 60.

<sup>67</sup> Les grandes expositions d'œuvres exceptionnelles créées sous le règne de la dynastie des Luxembourg dont le style est souvent appelé « gothique international », inculquent parfois aux visiteurs une image de l'époque qui n'est certes pas fausse, mais quelque peu unilatérale. Cf. *Karel IV. Císař z boží milosti. Kultura a umění za vlády posledních Lucemburků 1347–1437*, Catalogue de l'exposition, Praha 2006.

<sup>68</sup> Je reprends ici les thèses formulées à plusieurs reprises par F. ŠMAHEL, par exemple dans *La révolution hussite*, p. 91.

## Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

qui étaient venus en Bohême pour fuir l'Inquisition. Mais elle les poursuivit rapidement jusque dans les Pays tchèques. Vers le milieu du 14<sup>e</sup> siècle, la Bohême a été plusieurs fois le théâtre d'une répression massive touchant des milliers d'hérétiques. Quoi d'étonnant si le souvenir de ces événements tragiques s'est maintenu de génération en génération, dans la mentalité collective des colons allemands? De plus, en défendant leurs positions théologiques contre les attaques des Allemands, les idéologues de la Réforme tchèque naissante proclamaient dès les années 1410 que nul Tchèque pur, c'est à dire aucun Tchèque de mère et de père, n'avait été jusqu'à cette époque soupçonné d'hérésie.<sup>69</sup> Pour eux, s'il y avait des hérétiques en Bohême, c'étaient les Allemands.

La Réforme naissante avait trouvé son foyer à l'Université de Prague. Il est donc important de regarder de plus près la question nationale à l'université. Il semble que le mouvement réformateur n'ait pas eu à ses débuts un caractère linguistiquement fermé ou une tendance protonationaliste. Milíč de Kroměříž (Kremsier), un de ceux que l'on considère comme les précurseurs de Hus, écrivait ses prières aussi bien en tchèque qu'en allemand. Un autre de ces précurseurs, Konrad Waldhauser, prêchait en latin et en allemand; c'est seulement par les soins de l'Université que ses œuvres furent traduites en tchèque.<sup>70</sup> La plupart des professeurs qui s'orientaient vers les idées réformatrices dès les années 1390 étaient d'origine étrangère. Pourtant le mouvement de Réforme avait trouvé dès le début beaucoup plus d'échos dans la population tchèque.<sup>71</sup>

La fondation de la chapelle de Bethléem en 1391, destinée expressément à la seule prédication en tchèque, représenta un tournant dans la cristallisation du mouvement national dans la capitale.<sup>72</sup> Au cours d'une assez courte période de 20 ans, la « nation tchèque » reçut une aide financière importante de la part des nobles et des bourgeois tchèques. Toutes ces aides, matérielles ou autres, étaient non seulement l'expression d'un intérêt croissant des Tchèques pour l'Université, mais aussi un témoignage des répercussions que rencontrait l'activité des maîtres tchèques auprès de la population.<sup>73</sup>

---

<sup>69</sup> F. ŠMAHEL, *Život a dílo Jeronýma Pražského*, Praha 2010, p. 40.

<sup>70</sup> *Dějiny české literatury*, I, J. Hrabák (Éd.), Praha 1959, p. 146–149.

<sup>71</sup> ŠMAHEL, *Husitské Čechy*, p. 253.

<sup>72</sup> MEZNÍK, *Praha před husitskou revolucí*, p. 112.

<sup>73</sup> ŠMAHEL, *Idea národa v husitských Čechách*, p. 34–36; M. POLÍVKA, *K šíření husitství v Praze*, in: *Folia Historica Bohemica* 5, 1983, p. 102–105.

La nation tchèque à l'Université de Prague ou, plus exactement, la corporation « *Nacio Bohemica* » comprenait aussi les maîtres et les étudiants allemands originaires du royaume de Bohême.<sup>74</sup> Les litiges à propos des collèges de la fin du 14<sup>e</sup> siècle n'avaient pas encore l'aspect d'un conflit national aigu. Ce qui importait, c'était l'appartenance à l'Etat, les droits revendiqués concernaient tous les habitants du royaume. Les nationalistes universitaires tchèques utilisèrent cet argument aussi en 1409, quand le roi octroya le Décret de Kutná Hora, par lequel il changeait la répartition des voix à l'Université au profit de la Nation tchèque dans le sens territorial.<sup>75</sup> Mais à cette époque, les Tchèques au sens ethnique du terme étaient probablement majoritaires au sein de cette nation universitaire.<sup>76</sup> Ils commencèrent à déclarer que les prérogatives à l'Université appartenaient seulement aux « vrais » ou « purs » Tchèques, qui seuls avaient droit à « *la première voix partout dans le Royaume et dans les villes* ». <sup>77</sup>

Ces définitions n'étaient pas nouvelles. Comme on l'a déjà vu, au début du 14<sup>e</sup> siècle, quand la langue allemande des nouveaux habitants du royaume s'empara de la cour royale et des villes, la langue tchèque semblait à l'auteur de la *Chronique rimée de Dalimil* un signe déterminant de la nation que les Allemands étaient en train d'évincer. C'est pourquoi il attribua à la langue tchèque, pratiquement le synonyme de sa nation, un rôle central. Mais dès que les Allemands dans le royaume commencèrent aussi à parler tchèque, la connaissance de la langue n'était plus suffisante pour déterminer la nationalité de l'individu. Pour qu'il n'y ait pas de méprise dans ce domaine, certains penseurs associèrent à la langue un autre attribut important, l'origine tchèque du père et de la mère. On trouve pour la première fois ce critère, qu'on peut appeler ethniquement et linguistiquement puriste, dans une charte de l'évêque de Prague Jean de Dražice de 1333. Il y interdit d'accepter parmi les augustiniens de Roudnice qui-

<sup>74</sup> ŠMAHEL, *Husitské Čechy*, p. 253.

<sup>75</sup> Cf. la monographie la plus récente de M. NODL, *Dekret kutnohorský*, Praha 2010.

<sup>76</sup> Cette affirmation est sujet de nombreuses polémiques. Cf. F. M. BARTOŠ, *Príspevky k dějinám Karlovy univesity v době Husově a husitské*, in: *Sborník historický* 4, 1956, p. 37–40; J. KEJŘ, *Husitský právník M. Jan z Jesenice*, Praha 1965; F. ŠMAHEL, *Husitská revoluce*, II, Praha 1993, p. 236–239.

<sup>77</sup> Cf. *Defensio mandati*, F. PALACKÝ (Éd.), in: *Documenta Mag. Joannis Hus vitam, doctrinam, causam in Constanciensi concilio actam et controversia de religione in Bohemia annis 1403–18 motas illustrantia*, Praha 1869, p. 356.

## Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

conque dont les deux parents ne seraient pas Tchèques.<sup>78</sup> La même clause conditionnait 50 ans plus tard une donation de maître Vojtěch Raňkův de Ježov (Adalbert Ranconis de Hericinio), professeur et recteur de l'université de Paris, fournissant des bourses aux étudiants tchèques à Oxford.<sup>79</sup>

Mais revenons à la situation à l'Université de Prague. Les tensions qui existaient à propos des postes dans les collèges s'aggravèrent au tournant du siècle en raison des confrontations doctrinales. La nouvelle génération des maîtres tchèques trouvait l'expression de ses idées dans l'œuvre de John Wyclif. Le réalisme de ses œuvres suffisait pour que les nominalistes de l'Université, en majorité allemands, attaquaient les partisans tchèques du réformateur anglais. Les gloses que le jeune Jean Hus a écrites montrent qu'il n'était pas à l'abri des passions nationalistes. Dans la marge d'une œuvre de Wyclif, il avait ainsi par exemple rapidement griffonné les mots suivants: « *oh, les Allemands, dehors, dehors !* »<sup>80</sup>

Hus était sans doute un Tchèque convaincu. Il partageait l'avis de ses proches amis, selon lequel les savants tchèques avaient déjà dépassé dans toutes les sciences les maîtres allemands, dont ils avaient été les élèves autrefois. Le combat pour Wyclif était pour lui une partie intégrante du mouvement d'émancipation nationale qui réclamait que la nation tchèque fût dans le royaume « *la tête et non la queue* ». <sup>81</sup> Peu de temps après le départ des professeurs et des étudiants étrangers de Prague en 1409, Hus devait déclarer : « *Merci, Dieu soit loué. On a expulsé les Allemands et on a atteint notre but. Nous sommes vainqueurs.* »<sup>82</sup> C'est seulement à la fin de sa vie qu'il se mit à prôner des positions plus modérées, et alors il n'hésita pas à écrire qu'« *un bon Allemand lui est plus cher qu'un*

---

<sup>78</sup> *Regesta diplomatica necnon epistolaria Bohemiae et Moraviae*, III, J. EMLER (Éd.), Praha 1890, p. 782. Cf. HLEDÍKOVÁ, p. 150; F. SEIBT, *Hussitica. Zur Struktur einer Revolution*, Cologne, Graz 1965, p. 62–64.

<sup>79</sup> Cf. J. KADLEC, *Mistr Vojtěch Raňkův z Ježova*, Praha 1969, p. 24–27. Ici à la p. 68 la clause limitant la bourse aux Tchèques au sens ethnique.

<sup>80</sup> Cf. ŠMAHEL, *Idea národa v husitských Čechách*, p. 37. A propos de ces gloses marginales, parfois jugées « nationalistes » V. NOVOTNÝ, *M. Jan Hus, Život a dílo*, I, Praha 1919, p. 61. Sur le problème de l'interprétation J. DAŇHELKA, *Das Zeugnis des Stokholmer Autographs von Hus*, in: *Die Welt der Slaven* 6, 2/1982, p. 229–231.

<sup>81</sup> La formule de Jean de Jesenice, in *Defensio mandati*. Cf. *Documenta Mag. Iohannis Hus*, p. 357.

<sup>82</sup> Cf. *Depositiones testium contra M. J. Hus anno 1414*, in: *Documenta Mag. Iohannis Hus*, p. 183

*mauvais frère* ». <sup>83</sup> Depuis lors, le principe de la foi fut pour Hus toujours une valeur supérieure à l'amour de la nation.

Tandis que chez les habitants des villes et des villages, on suppose une hostilité croissante envers tout ce qui était étranger, une xénophobie spontanée et un nationalisme irréflecti, les conceptions idéologiques de la communauté nationale étaient limitées à un groupe restreint de savants universitaires et de polémistes proches de la haute noblesse. Au début du 15<sup>e</sup> siècle, ce nationalisme idéologique animait les maîtres de la *Natio Bohemica* à l'Université. Ce sont justement eux qui ont imposé le décret de Kutná Hora de 1409, réglant en leur faveur la proportion des voix dans l'administration autonome du *Studium generale*. <sup>84</sup>

La relation entre le processus d'émancipation nationale et le combat pour la réforme avait des conséquences directes sur le profil national et linguistique de la Réforme en Bohême. Puisque les adversaires principaux des réformateurs tchèques étaient les maîtres allemands, qui avaient réussi à convaincre la minorité allemande des villes de Prague, la réforme fut acceptée presque uniquement par la population tchèque. Avant que le hussitisme ne bascule dans sa phase révolutionnaire, les Allemands s'étaient déjà révoltés contre le Calice. Les maîtres et étudiants, qui avaient quitté Prague par opposition au Décret de Kutná Hora en 1409, assimilaient depuis les provinces voisines le programme hussite à une hérésie tchèque. <sup>85</sup> Rien ne pouvait plus changer la détermination globalement hostile à la Réforme des habitants allemands de Bohême et de Moravie. Quand les idéologues hussites s'aperçurent de l'audience trop étroite de leur propagande, menée surtout en tchèque, et commencèrent à envoyer partout des manifestes en latin et en allemand, il était déjà trop tard. En contradiction avec ses buts supranationaux et universellement chrétiens, le mouvement hussite s'était déjà définitivement enfermé dans une enveloppe étroitement nationale, autrement dit tchèque.

Dans le même temps, un changement se produisit dans la conception théorique de la nation tchèque. Prenant la parole à la fin de la dispute *quodlibetica* de 1409, maître Jérôme de Prague engloba sans aucun doute dans la « *Sacrosancta communitas bohemica* » tous ses membres pos-

<sup>83</sup> Cf. *Mistr Jan Hus*, in: *Výklady*, A. MOLNÁR (Éd.), Praha 1975, p. 210.

<sup>84</sup> Cf. NODL, p. 327–334.

<sup>85</sup> ŠMAHEL, *Husitské Čechy*, p. 145; ŠMAHEL, *Idea národa v husitských Čechách*, p. 54–58; S. SCHUMANN, *Die „nationes“ an den Universitäten Prag, Leipzig und Wien. Ein Beitrag zur älteren Universitätsgeschichte*, Berlin 1975, p. 183–184, 190 et 204.

## Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

sibles: « Du roi jusqu'au chevalier, du chevalier jusqu'au chanoine, du chanoine au plus simple prêtre, du bourgmestre à l'échevin et au bourgeois, du bourgeois au simple journalier ». <sup>86</sup> Ce n'est plus l'ancienne « nation politique » de la féodalité laïque et cléricale, mais la vraie communauté universelle, même si elle restait divisée en états. <sup>87</sup> Pour Jérôme, les traits distinctifs de la « nation » tchèque étaient le sol natal (*patria*), la langue commune (*lingua*), et aussi l'ascendance maternelle et paternelle (*sanguis*). C'est ce dernier trait qui était déterminant pour définir le « Tchèque pur ». <sup>88</sup> Signalons au passage que Jérôme de Prague, figure de proue du « nationalisme intellectuel » de l'époque, était aussi une sorte de globe-trotter avant la lettre, maître ès arts libéraux à la Sorbonne, où il avait étudié grâce à la générosité de son compatriote Adalbert Ranconis de Hericinio. <sup>89</sup>

L'expression de « *puri Bohemi* », souvent employée par ce voyageur infatigable que fut Jérôme, correspondait d'ailleurs à une expression de Hus, qui parlait de « *veri Bohemi* ». Les deux expressions signifient la même chose: les habitants du royaume, qui non seulement parlent tchèque mais qui sont aussi Tchèques de père et de mère. Néanmoins, chez Jérôme chaque tchèque « *pur* » doit remplir encore une condition, la pureté de la foi. C'est justement cette pureté de la foi de la nation tchèque, dont les représentants sont les wyclifistes, qui lui donne le droit de s'appeler « *sainte* » ou même « *sacro-sainte* ». <sup>90</sup> A la différence d'autres représentants du messianisme tchèque, Jérôme de Prague n'a pas exclu la pureté de la foi chez d'autres nations. Il faut remarquer que cet auteur ne mentionne pas encore comme un des signes de la nation l'unité des mœurs, comme ce fut le cas plus tard chez Philippe de Commines en France par exemple. <sup>91</sup>

---

<sup>86</sup> *Magistri Hieronimi Pragensis Recommendacio arcium liberalium*, in: A. MOLNÁR (Éd.), *Výbor z české literatury*, I, Praha 1963, p. 245.

<sup>87</sup> ŠMAHEL, *Život a dílo*, p. 40; ŠMAHEL, *The Idea of "Nation"*, p. 179–181.

<sup>88</sup> ŠMAHEL, *Život a dílo*, p. 40.

<sup>89</sup> A Paris, Jérôme de Prague s'est inscrit auprès de la corporation de nation anglaise ou allemande (*Nationis Anglicanae/Alemaniae*). Il a demandé l'exonération complète ou partielle des frais habituelles. La congrégation *Nationis Anglicanae* a répondu favorablement à sa supplique lors de sa session le 7 avril 1404. Cf. H. DENIFLE, A. CHATELAIN (Éds.), *Auctorium Chartularii Universitatis Parisiensis sub auspiciis consilii generalis facultatum parisiensium*, I, Paris 1894, colonne 879. Voir aussi M. TOULOUSE, *La nation anglaise-allemande de l'Université de Paris dès origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris 1939.

<sup>90</sup> ŠMAHEL, *Život a dílo*, p. 40.

<sup>91</sup> Pour la comparaison avec la France, cf. C. BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris 1985, notamment p. 291–335.

En même temps que Jérôme de Prague, un autre partisan de Hus, le juriste Jean de Jesenice, demandait aussi que la communauté des « vrais » Tchèques, laïcs et ecclésiastiques, eussent « *les prérogatives spéciales dans tous les conseils et dans le gouvernement du Royaume* », tout en déclarant que les Tchèques devaient avoir partout la première place.<sup>92</sup>

Cela ne veut pas dire que le principe national prenait le pas sur tous les autres dans le hussitisme naissant. Dès les premiers procès contre Hus, c'est le principe de la foi qui apparaît au premier plan, mais la foi recouvrait aussi des réalités matérielles et politiques. A l'époque de la radicalisation du mouvement et de sa division en tendances, les appels à la nation et à la patrie trouvèrent en général leur place dans les programmes et les manifestes des hussites conservateurs.

Presque tous ces manifestes utilisent de nouveau le mot « langue » dans le sens de « nation ». Dans les formulations conventionnelles exaltant « *le bien-être, la renommée et l'honneur de la langue tchèque* », on décèle assez souvent d'anciennes ambitions politiques propres à l'aristocratie tchèque, secondée parfois par la bourgeoisie.<sup>93</sup> A partir de la première croisade contre les Hussites, en 1420, la vieille phobie antiallemande re-surgit, en même temps qu'apparaît l'idée que la « nation » tchèque était une nation élue.

A la veille de la révolution, le vrai messianisme surgit en Bohême. A ce moment, une échelle de valeurs déterminée par la persuasion messianique prit le pas sur celle fondée sur l'idée de la nation. L'idée d'une mission consacrée par la volonté divine a été exacerbée chez les Hussites en raison des représailles décidées par le Concile et exercées par les catholiques tchèques. D'après la conviction générale des Hussites, la Parole de Dieu a trouvé en Bohême un accueil exceptionnel. Etant donné qu'en Bohême, les partisans de la réforme étaient largement majoritaires et que la propagande à l'étranger ne faisait souvent aucune différence entre *Bohemus* et *hereticus*, les hussites étaient de plus en plus persuadés que la vraie foi était une spécificité tchèque et un don spécial de Dieu.<sup>94</sup> Jean de Želiv, porte-parole des radicaux praguais, prétendait que Dieu avait révélé sa

<sup>92</sup> Cf. *Documenta Mag. Joannis Hus*, p. 356.

<sup>93</sup> ŠMAHEL, *La révolution hussite*, p. 93.

<sup>94</sup> Sur le sens des termes « *bohemus* » et « *hereticus* » Cf. M. NEJEDLÝ, „*Češi jsou takoví kacíři, že i Sýřanů si vážím víc*“. *Knižka žalárních veršů Jeana Régniéra a její protihusitský osten*, in: R. NOVOTNÝ, P. ŠÁMAL (Éds.), *Zrození mýtu. Dva životy husitské epochy, k počtě Petra Čorneje*, Praha 2011, p. 244–259.

**Martin Nejedlý**

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

vérité d'abord aux Tchèques, les chargeant de l'annoncer à toutes les nations.<sup>95</sup>

Il serait donc inexact de confondre le messianisme hussite et le messianisme tchèque en général, car ce ne fut pas la « langue » ou la « nation » tchèques en tant que telles qui furent investies de la mission, mais seulement ceux qui en leur sein obéissaient sans réserve à la Loi de Dieu. Du moment où il était clair que tous les « *Tchèques purs* » n'étaient pas partisans du mouvement réformiste, la définition puriste de la « *sainte nation tchèque* » perdait sa valeur mobilisatrice pour céder la place à une autre expression riche de sens idéologiques, celle de *fideles Bohemi*, les « *Tchèques fidèles* ». L'adjectif fidèle, courant chez Hus, veut dire fidèle de la vraie foi.<sup>96</sup> Les Hussites se considéraient *de facto* comme les représentants légitimes de la « langue » tchèque, non seulement parce qu'ils contestaient l'appartenance à la « vraie » foi des catholiques qui avaient préféré la foi romaine à la foi tchèque, mais aussi parce que certains maîtres conservateurs de Prague refusaient la dénomination de « *Tchèques fidèles* » aux radicaux égarés. En outre, les catholiques se servaient de cette appellation pour l'appliquer aux seuls partisans de l'Église romaine, exaltant contre l'apostasie hussite « l'âge d'or » de Charles IV. Le pamphlet d'Ondřej de Brod « *Sur l'origine des Hussites* » est caractéristique à ce propos.<sup>97</sup>

Il faut aussi prendre en considération que la propagande hussite destinée aux couches populaires devait leur être facilement compréhensible. De ce point de vue, la terminologie de Jérôme de Prague était trop inhabituelle et trop savante. C'est pourquoi les termes « langue-*lingua* » arrivent de nouveau au premier plan au début des guerres. Cette expression métaphorique, désignant l'ethnie tchèque, était certes moins précise et plus conservatrice, mais avait l'avantage incontestable d'être déjà fixée et compréhensible par tout le monde. L'expression « langue » était neutre dans ce sens qu'elle ne touchait pas le critère principal de l'époque, c'est-à-dire l'appartenance au hussitisme ou au catholicisme.

Selon certains historiens, les Tchèques seraient le premier exemple important de la création d'une nation non issue de l'État, mais née presque

---

<sup>95</sup> *Dochovaná kázání Jana Želivského*, A. MOLNÁR (Éds.), Praha 1953, p. 190. Sur le messianisme hussite, voir R. URBÁNEK, *Z husitského věku*, Praha 1957, p. 7–28.

<sup>96</sup> Cf. ŠMAHEL, *La révolution hussite*, p. 94; SEIBT, *Hussitica*, p. 100.

<sup>97</sup> Cf. *Le pamphlet du Maître Ondřej de Brod*, in: *O původu husitů*, J. KADLEC (Éd.), Tábor 1980, p. 19; cf. aussi ŠMAHEL, *La révolution hussite*, p. 95.

dans le combat contre l'Etat. Ce serait par ailleurs la révolution hussite qui aurait créé la nation tchèque moderne. Il semble que ces thèses ne sont pas complètement valables.<sup>98</sup> A propos de la nation créée dans le combat contre l'Etat, cette idée dépassée ne correspond même pas aux années les plus troubles de la révolution. Il est vrai qu'à la Diète de Čáslav en 1421, tous les partis hussites ont officiellement refusé de reconnaître Sigismond en tant que roi. Mais on ne peut pas dire que cela ait profondément influencé les attitudes des hussites tchèques envers l'Etat. A l'exception des courants radicaux, les autres partis restaient en théorie et en pratique attachés au principe monarchique.

Comme il est avéré qu'à l'époque hussite, la foi a dominé la « langue », on peut douter de la pertinence de la formule: « la nation mûrit par les crises » attribuée au cas du 15<sup>e</sup> siècle. Les partisans de cette théorie ont souvent devant les yeux des exemples de bouleversements plus tardifs, la révolution de 1789 étant le modèle canonique. Ces analogies ne respectent néanmoins pas la différence profonde entre ces deux phénomènes. Plus pertinente serait peut-être ici la comparaison avec le sentiment national pendant la Guerre de Cent Ans.<sup>99</sup> Enfin, ces théories pèchent surtout en ce qu'elles ne prennent pas en considération la population catholique de Bohême et de Moravie. En réalité, la révolution signifiait une désintégration profonde de la nation tchèque dans le domaine religieux, qui avait une énorme importance dans la conscience et la mentalité des gens de l'époque.

On ne sait pas dans quelle mesure on peut supposer une conscience nationale développée chez les paysans. Les sermons et les manuels des prêtres de campagne sont dans ce sens des sources très importantes, parce qu'elles permettent de comprendre au moins en partie, ce qui était enseigné à la couche la plus nombreuse de la société tchèque. Il faut dire que les références à la nation dans ce type de documents sont plutôt rares. Cela, à la différence d'une grande partie des manifestes hussites et surtout des œuvres littéraires. Mais ces œuvres étaient produites par le cercle plutôt étroit des savants nationalistes de Prague, liés à la noblesse et à la grande bourgeoisie, et n'atteignaient pas un large public.

<sup>98</sup> A propos des idées d'un développement rapide vers la nation moderne par rapport à d'autres nation GRAUS, *Die Nationenbildung*, p. 89–112.

<sup>99</sup>Cf. BEAUNE, p. 329–351. A propos de la spécificité des guerres hussites MOEGLIN, p. 538.

## Martin Nejedlý

« Comme les orties dans le jardin, comme les aigremaines dans la crinière des chevaux... »

Les conflits entre Tchèques et Allemands en Bohême au 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle

Reste enfin le cas de Moravie. Malgré d'intensifs contacts économiques et culturels avec la Bohême, la Moravie demeurait du point de vue administratif un pays indépendant dans le cadre de la Couronne de Bohême. Pendant tout le 15<sup>e</sup> siècle, les habitants de Moravie s'appellent Moraves et non Tchèques, et leur langue, bien que ce soit du tchèque, s'appelle « *lingua moravica* ». On trouve çà et là la conscience de l'identité linguistique tchéco-morave, mais au 15<sup>e</sup> siècle, il s'agit plutôt d'exceptions. Même dans ce sens, le hussitisme ne signifiait pas plus que le début du lent processus de l'identification des Tchèques et des Moraves à une seule nation.<sup>100</sup>

Selon certains chercheurs, la nation tchèque s'est constituée au cours de la révolution en une nation moderne, qui avait une pleine conscience du fait qu'elle combattait pour des valeurs nouvelles qu'elle voulait inculquer à toute l'humanité. On peut approuver cette théorie en remarquant que le messianisme hussite issu de la conception vétérotestamentaire de « peuple élu » avait toujours été marqué par l'argumentation nationale. Mais jusqu'à présent, on n'a pas suffisamment souligné que dans le vocabulaire des théoriciens et des propagandistes hussites, on trouve très souvent le terme de « *langue* » lié aux formules sur « *l'honneur, la bonne renommée et le salut* » de la nation tchèque. Si on analyse de près cette terminologie, on voit que le nationalisme hussite succède très étroitement aux valeurs de la société chevaleresque tchèque, qu'il emprunte son vocabulaire aux œuvres écrites des le début du 14<sup>e</sup> siècle pour la haute noblesse. Il est vrai qu'en même temps, il s'agit au moins en partie de l'élargissement à toute la société des valeurs aristocratiques. Le nationalisme tchèque a anticipé peut-être dans une certaine mesure les nationalismes européens plus tardifs. Mais on doit refuser la thèse selon laquelle la révolution hussite a créé la nation tchèque moderne. Il faut néanmoins souligner que le hussitisme eut une deuxième vie, car durant des centaines d'années, la tradition hussite joua un rôle incontestable dans la formation de la conscience nationale tchèque.<sup>101</sup>

## Abstract

---

<sup>100</sup> J. VÁLKA, „Moravanství“ v 15. století. Komplikace ve vývoji české nacionality, in: Sborník prací filozofické fakulty brněnské university 1984, C 31, p. 145–154.

<sup>101</sup> A propos de cette deuxième vie du hussitisme le plus récemment R. NOVOTNÝ, P. ŠÁMAL et al., *Zrození mýtu. Dva životy husitské epochy*, Praha 2011.

Medieval sources speak, particularly from the end of the 13<sup>th</sup> and the beginning of the 14<sup>th</sup> centuries onwards, of conflicts between Czechs and Germans. Facing competition from German colonization and newly founded towns, usually controlled by the German patriciate, the Czech aristocracy resorted to what could be labelled national or nationalist argumentation. The aristocracy would commission literary works in Czech that used the concept of language as a synonym for nation. In such works, Germans were considered mere “guests” in a land that “naturally” belonged to the Czechs. At the beginning of the 15<sup>th</sup> century, these national tensions intensified both in towns and at the university in Prague, among others in connection with the emerging reform movement, and there arose the need of a narrower definition of the Czech nation, going beyond the criterion of language.

**Keywords**

Nation, Nationalism, Aristocracy, Medieval Town, Reformation

